

J.-M.: “L’héro est, hélas, l’amour de ma vie”

■ “La Libre” s’est immergée dans le milieu des consommateurs de drogues dures durant quatre mois, à Liège.

■ La toxicomanie y est très visible.

■ Second volet de notre série, avec le témoignage de Jean-Marie Halleux, “tox” depuis 40 ans.

Rencontre Isabelle Lemaire

Ne m’appelez pas Jean-Marie, je ne supporte pas. J.-M., Jean-Ma, ce qu’on veut”, nous lance-t-il d’emblée. Va pour J.-M. J.-M. a 55 ans et, aussi incroyable que cela puisse paraître, il consomme de l’héroïne depuis 40 ans. Sans jamais avoir fait d’overdose, sans avoir contracté le sida ou l’hépatite. Il s’est pourtant déjà shooté “à l’eau de batterie et des dizaines de fois à l’eau des flaques. Comme quoi, les mauvaises herbes, c’est coriace, hein!”, plaisante-t-il avec un sourire malicieux. Aujourd’hui, il se dit toutefois “très diminué physiquement”.

Petit et blond, des yeux d’un bleu perçant, loquace, cultivé, J.-M. est un être plutôt solaire. Mais il est “accroché à cette ombre-là, qui [le] suit”. L’héroïne. Sa voix est cassée par les excès. Pendant l’entretien, il grille cigarette sur cigarette et s’enfile quelques bières. Il se souvient avec un plaisir non dissimulé de son premier shoot à l’héroïne, en 1977. “C’était une jouissance et, avec l’injection, ça monte très vite, en quelques secondes. Je n’étais pas du tout conscient de la dangerosité du produit. Au bout de quelques mois, je suis passé à une consommation quotidienne en injection car c’était trop bon. L’addiction vient très vite et tu te prends une claque dans la gueule.”

Casses de pharmacies

Originaire de la banlieue liégeoise, J.-M. est né dans une famille de classe moyenne supérieure, catholique pratiquante. “J’ai eu une enfance

magnifique. Ma famille était aimante, la famille modèle du village. Puis je suis devenu l’exemple à ne pas suivre.” Curieux de nature, comme il se définit, il découvre les drogues à l’adolescence et les essaie toutes. L’héroïne et la cocaïne, sa bande d’amis se les procure via des casses de pharmacies, des effractions nocturnes. “On volait des ampoules de produits morphiniques et cocaïniques, injectables en intraveineuse. C’est pour cela que je suis devenu directement injecteur.” Dealer aussi, au service militaire. “J’ai intoxiqué des gars qui n’avaient jamais touché à rien. Exactement ce qui m’est arrivé quand j’avais 15 ans. Mais je n’ai jamais forcé quelqu’un à consommer.” Ensuite dans la rue, avec un succès certain. “J’étais capable de vendre un album photo à un aveugle.”

En 1984, J.-M. se fait arrêter par la police pour deal. “J’ai avoué et j’ai fait presque deux ans de prison.” Sevrage à la dure pendant sa détention. “A l’époque, il n’y avait pas de méthadone. On ne te donnait que du Temgésic (un antalgique, NdlR) qui ne sert à rien et du Valium pour détendre les muscles, raconte-t-il.

En prison, sevré, j’étais dans une positivité énorme et j’ai repris une de ces pêches. Mais, en même temps, je pensais tout le temps à la came alors, j’en ai fait rentrer un peu.”

Quelques jours à peine après sa sortie, il replonge. Mais il reste ancré dans une vie à peu près normale grâce à un boulot décroché dans une structure d’aide à la jeunesse. Il fait plusieurs séjours volontaires en hôpital psychiatrique, “moins pour me sevrer que pour me refaire une

identité sociale”; passe par la case prostitution et devient SDF. “J’ai vécu par moments à la rue, dans des entrées de buildings. C’est très dur, très compliqué. Tes finances ne suivent pas: le moindre fric part d’abord dans la came et rebelote le lendemain.” Il affirme n’avoir jamais mendié ou volé pour se procurer sa drogue.

Fumette, bière et méthadone

J.-M. a arrêté de se shooter il y a une quinzaine d’années. Il fume désormais l’héroïne tant que c’est tenable financièrement. “J’ai dû apprendre à fumer, c’est fou! Je n’ai plus de veines.” Il boit aussi “entre douze et vingt canettes de bière par jour, dès le matin, quatre en dix minutes, histoire d’avoir la tête qui tourne un peu” et prend quotidiennement des doses élevées de méthadone. Après 40 ans de consommation, l’héroïne est-elle toujours un plaisir? “Non, mais il y a une envie. Le plaisir n’a plus rien à voir puisque je la fume maintenant, et que la qualité n’y est plus”, répond-il.

Idées noires

“Je suis dépressif chronique. J’ai des idées de mort tous les jours. Cela fait 20 ans que je râle tous les matins

d'avoir à me lever parce que je suis ce que je suis. Je suis accroché à cette ombre-là, qui me suit. C'est infernal, une angoisse permanente. Ce qui me maintient en vie, c'est lui (montrant son chien Baloo, cadeau de son ex-copine en 2014). S'il n'était pas là, je ne serais plus là. Une balle dans la tête direct, sans faire d'esclandre", balance J.-M. L'héroïne lui a fait perdre son identité. *"J'ai l'impression que toute ma vie n'a été qu'apparence. J'ai toujours triché; je ne suis pas moi-même. Je n'ai jamais trouvé la place de Jean-Marie Halleux."*

Le jeune Jean-Marie Halleux était doué de ses mains. Il voulait devenir technicien des Eaux et Forêts. *"La came a tout changé, tout court-circuité. La came, c'est mon identité. J'aurais pu faire plein de choses mais*

je n'ai rien fait." Maintenant, J.-M. va *"essayer de tenir jusqu'à la mort du chien".*

Regrets éternels

Il nous a parlé de ses histoires d'amour, avec des femmes, avec des hommes. Nous lui demandons si, finalement, l'héroïne est l'amour de sa vie. *"Oui, hélas, je crois... Et pourtant, j'en ai connu des gens, mais ils m'ont déçu."* Un silence. Les larmes lui montent aux yeux. Il poursuit, la voix brisée par l'émotion. *"Je n'ai que des regrets. A refaire, je ne referais plus ça. J'ai foutu ma vie en l'air. L'erreur totale, c'est de tomber dedans. J'ai tout raté. C'est le combat de toute une vie mais c'est toujours dans ma tête. C'est ça, l'héro."*

Les Liégeois sont tiraillés entre ras-le-bol et empathie

Reportage Sophie Devillers

Vous n'auriez pas une petite pièce ?" En ce midi ensoleillé, il y a foule place Saint-Lambert. Cette grande dalle minérale est le centre névralgique de Liège où se croisent bus, voitures et piétons. De loin en loin, au milieu des larges trottoirs aménagés devant les jolies boutiques, les chalandes sont arrêtés par un homme qui tend son gobelet de carton. La plupart du temps, le passant jette un regard, parfois écoute l'explication mais continue son chemin sans mettre la main à la poche. Pas de regard non plus pour les petits groupes d'hommes et de femmes à la mine hâve, assis sur des bancs ou debout en cercle, chiens en laisse et canettes de bière à leurs pieds.

En train de manger leur sandwich sur un banc, Jennifer, 23 ans, et Lola, 26 ans, supposent qu'il s'agit de toxicomanes sans domicile fixe mais *"ne font plus attention"*. Même chose pour leur mendicité. *"On est habitués, assure Lola. Il y a quelques jours, j'ai traversé la place et je ne me suis pas fait accoster une seule fois. Ça m'a fait bizarre ! C'est vrai que, quand ils sont beaucoup à demander de la*

monnaie, c'est dérangeant. Sinon, on s'y fait. Ce qu'il y a, c'est que c'est toujours difficile de savoir si la personne dit la vérité. Elle demande de l'argent pour manger mais c'est peut-être pour de la drogue. Tu vois dans leurs yeux qu'ils sont ailleurs... Parfois, j'ai peur qu'ils deviennent un peu agressifs."

La déchéance, la misère s'étalent

Les deux jeunes femmes observent en tout cas les ravages du produit sur ceux qu'elles croisent tous les jours. *"On ne devrait pas les laisser dans cet état."* Cabas à la main, sollicité pour une petite pièce, Jean-Louis Maréchal, 67 ans, préfère baisser la tête et continuer son chemin dans la ruelle piétonne qui donne sur la place : *"Une personne en manque, on ne sait jamais comment elle va réagir. C'est ça le problème. J'aimerais pouvoir les aider, mais je ne peux pas prendre la main de ces personnes pour les amener dans un lieu de soin. Oui, les Liégeois sont compréhensifs, mais tant qu'on ne les embête pas !"*

Au coin de la ruelle, un groupe d'hommes et de femmes à l'allure fébrile déboule de la place : *"Combien t'en as, toi ?"* Quelque chose passe de main

en main puis le groupe se sépare brusquement. De sa boutique de vêtements, la vendeuse n'a rien vu du deal. *"En fait, on ne les voit plus, même si au début, quand je suis arrivée, ça me paraissait bizarre. C'est clair que ce n'est pas positif pour l'image de la rue. Même si la place Saint-Lambert est plus concernée."*

"Cela devient une catastrophe"

Avec son commerce alimentaire, directement installé sur le trottoir de ladite place, Audrey estime qu'elle est sans doute la plus concernée par ce phénomène de la mendicité des toxicomanes. Et elle est très remontée : *"La Ville devrait faire un grand nettoyage. La police les a déjà fait évacuer mais après, ils reviennent. Cela dérange les clients. Ils les accostent pour leur demander des sous ou pour qu'ils leur payent à manger. Ils sont complètement drogués ! Ils sont arrogants, agressifs. Ils savent que nous ne donnons rien mais j'ai déjà eu des noms d'oiseaux, même si ce n'est pas récurrent."* Elle ne craint pas vraiment d'actions plus graves : *"On n'a pas accès au cash, sinon, je serais moins à l'aise."*

Un peu plus loin, dans une autre boutique pourtant plus en retrait, un jeune commerçant renchérit : *"On voit bien à*

la tête des clients que, pour eux, ça ne passe pas. Ils crient, ils sont malpolis quand on refuse de leur donner des sous... Quelle solution ? Ce n'est pas à moi d'en trouver ! Mais il en faut une, ça, c'est sûr !

"Cela devient une catastrophe", alerte la vendeuse d'une sandwicherie. "Depuis sept ans que je travaille, pour moi, il y a de plus en plus de toxicomanes, de SDF. Ils sont dans un état second – une fois, il y en a un qui m'a lancé une canette ! On les met à la porte, mais ils rentrent tout le temps. C'est triste à dire mais on n'a plus de cœur, tant il y en a ! Pourtant, la plupart, je les connais, vous savez... il y a une sorte de respect entre nous : ils comprennent pourquoi je les mets à la porte. La police, elle est là, elle tourne mais il n'y a pas de différence. Elle est dépassée. Au bourgmestre, je dis : "Venez voir ce qui se passe ici !"